

Pourriez-vous vous présenter brièvement en indiquant votre nom, votre date de naissance et le lieu où vous avez grandi ?

Je m'appelle Recken de mon nom de jeune fille et je suis née le 15/07/1939 à Clervaux. J'étais la deuxième de quatre enfants.

Et votre prénom ?

Mon prénom est Marie-Antoinette, dite Manni.

Pourriez-vous également nous présenter vos parents en quelques mots ? Leur nom et leur profession.

Mon père s'appelait Joseph Recken et était forgeron. À l'époque, il travaillait à l'atelier automobile Schmit. Ma mère était femme au foyer et possédait une petite épicerie à côté de l'Hôtel du Commerce. Cet hôtel a été un point d'ancrage important durant tout cet épisode.

Pourriez-vous aussi nous en dire plus sur vos frères et sœurs ?

Ma sœur Els, à savoir Elisabeth, est mon aînée d'un an. Georges a deux ans de moins que moi. Le cadet, Gibbes, est né bien plus tard.

Qui a joué un rôle important au quotidien durant votre enfance ?

À l'époque, c'était mon grand-père. Il avait plus de 80 ans et était un homme fort réfléchi et paisible qui était tout simplement présent. Il ne s'immisçait pas. Il nous emmenait souvent en promenade et n'arrêtait pas de chanter. Quels beaux moments passés avec lui !

Quel âge aviez-vous en 1940 lorsque la Wehrmacht allemande a envahi le pays ?

J'avais un an.

Quel impact l'occupation allemande a-t-elle eu sur le quotidien de votre famille ?

Il fallait faire attention et, surtout, ne rien dire. Nous, les enfants, devions également rester silencieux. On nous avait interdit de dire quoi que ce soit et de prononcer le moindre nom d'autrui. Nos parents nous ont expliqué que notre père n'approuvait pas les Allemands, raison pour laquelle il leur faisait front. Ça, nous le savions. Aussi étions-nous très prudents. Nous ne cessions d'entendre qu'il fallait être prudent. À côté de chez nous, l'Hôtel du Commerce hébergeait tous les membres de la Gestapo. Parallèlement, de jeunes hommes qui auraient dû partir à la guerre s'y cachaient. Ils étaient recueillis par la résistance luxembourgeoise et cachés à divers endroits. L'Hôtel du Commerce servait fréquemment de première planque, d'où ils étaient ensuite transférés à un autre endroit. Ils étaient obligés de changer souvent de cachette, étant donné qu'ils ne se représentaient plus à l'appel et étaient donc recherchés. Il s'agissait là d'une des principales tâches de mon père. Il était chargé de les recueillir, de les garder sur place quelques jours et de tenter ensuite de leur faire passer la frontière belge. À Clervaux, ils étaient tout un groupe à s'en occuper. Tout devait se faire dans l'ombre. Les différentes planques sur le parcours devaient être tenues absolument secrètes. C'était tout un réseau. S'il y avait la moindre fuite, tous les autres se retrouvaient également en danger. Nous avons très vite compris la situation. Nous le sentions dans notre for intérieur. Non pas d'une façon que j'aurais pu vous expliquer comme je le fais actuellement, mais je sentais que mon père était opposé aux forces d'occupation, aux nazis, et que cela était dangereux et que personne ne devait le savoir. Mon père faisait partie de ce réseau, ce qui provoquait des tensions à la maison, étant donné qu'il avait trois enfants en bas âge. Et ma mère devait s'occuper de son magasin et de son vieux père, et elle avait un mari toujours absent. Pendant la journée, il travaillait à l'atelier automobile, et le soir,

il s'occupait des hommes cachés. Il les ravitaillait et veillait à ce qu'ils soient satisfaits. Mais ils l'étaient rarement, parce qu'ils avaient une peur bleue d'être découverts. Cela causait également des tensions qu'il s'agissait de solutionner. Plus tard, j'ai appris que la situation était souvent critique, étant donné que les Allemands se trouvaient juste à côté.

Comment cela se passait-il en pratique, lorsqu'il fallait faire descendre les hommes du grenier vers la voiture pour les conduire ensuite à la frontière ?

C'était toujours un moment très délicat. Ils utilisaient des couloirs secrets. À l'époque, il existait des couloirs réservés au personnel. Ils empruntaient ces couloirs pour parvenir au rez-de-chaussée, où ils étaient attendus par un taxi qui les menait à la frontière, cachés dans le coffre.

Pourriez-vous nous dire qui faisait partie de ce groupe de résistance, outre votre père ?

Oui. En plus de mon père, il y avait un certain M. Schmit, qui conduisait toujours le taxi. Le frère de ce dernier possédait un atelier automobile et en faisait également partie. S'y ajoutaient également le propriétaire de l'hôtel dans lequel le tout se déroulait, et son épouse. Elle était également au courant. Il s'agissait là des résistants locaux. Les autres résistants venaient chercher ces hommes, ou alors ceux-ci leur étaient amenés. Un monsieur de Troine et le vétérinaire. Ils leur faisaient passer la frontière belge. Toutes les activités de ce genre à l'époque étaient risquées. Les Allemands avaient accès à une quantité incroyable d'informations. Ils avaient de nombreux espions sur place, des gens des alentours. Les Allemands savaient beaucoup de choses, mais n'intervenaient pas toujours. C'est ce que mes parents ont confirmé plus tard.

Que savait votre mère des activités de votre père ?

Elle ne savait pas tout et ne cherchait d'ailleurs pas à tout savoir. Bien sûr, elle était terrifiée. Elle craignait ce qui pourrait se passer. Mon père était toujours absent. Durant la journée, il était à l'atelier, et le soir, il allait à l'hôtel voir les hommes et planifier les prochaines actions. Il n'était donc pas à la maison et ma mère se fâchait : « Tu n'es jamais là et tu me laisses seule avec les enfants et mon père. »

Elle n'aidait donc pas à approvisionner les hommes ?

Je ne m'en souviens pas. Je suis persuadée qu'elle en savait plus qu'elle ne l'a admis. Il est en effet impossible qu'elle ait ignoré que son mari aille tous les soirs à l'hôtel d'à côté auprès des hommes cachés. Mais elle ne disait rien. Elle continuait à vivre sa vie et a assumé la responsabilité de trois jeunes enfants. Elle devait soigner son vieux père. Et c'était bien ainsi. Tout le reste était l'affaire de mon père.

Pourquoi était-ce si dangereux de cacher les hommes à l'Hôtel du Commerce ?

Tous les nazis présents sur les lieux y étaient hébergés. Ils y avaient des chambres. Le poste de police de Clervaux était occupé par des Allemands qui avaient également amené leur famille. Et ces familles se logeaient partiellement à l'étage supérieur du poste de police, mais également en partie à l'Hôtel du Commerce. La situation était plus que dangereuse. Il n'est pas étonnant qu'ils aient été attrapés ensuite les uns après les autres et transférés au camp de concentration.

Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé ?

La pression sur les Allemands, qui ont peut-être fermé les yeux pendant un certain temps et passé outre certaines constatations, a été renforcée. Ils ont tous été arrêtés, y compris mon père, et amenés ensuite à la capitale.

Vous souvenez-vous du jour où ils sont venus chercher votre père ?

Ma mère n'avait pas cessé de l'avertir. Un jour, ils viendraient le chercher. Et à un certain moment, ils ont effectivement débarqué chez nous. Il y avait un chahut terrible dans la maison. Ça criait dans tous les sens, c'était tôt le matin. Ils avaient pour habitude de venir chercher les gens très tôt le matin alors qu'ils sommeillaient encore à moitié. Pour eux, c'était le plus simple. Pendant la journée, les gens y auraient peut-être été préparés. Ceux qui étaient chargés de cette tâche n'ont jamais beaucoup dormi. Quelqu'un a frappé à notre porte et a crié : « Ouvrez, police d'État ! » Ma mère a ouvert la porte et mon père s'est habillé à toute vitesse. Même s'il avait tenté de s'enfuir, ils l'auraient attrapé. La maison était encerclée. Il les a donc suivis et a été placé dans une cellule. Nous, les enfants, lui amenions alors le repas tous les jours tant qu'il était encore là. Mais nous n'avions jamais le droit de le voir. Nous nous sommes demandé après-coup s'il avait reçu nos victuailles. En effet, les Allemands avaient également faim. Mais tout compte fait, ce n'était pas si important. Nous lui avons apporté à manger jusqu'à ce qu'on nous dise qu'il n'était plus là. De Clervaux, il avait été emmené à la Villa Pauly. Tout le monde savait que ça ne signifiait rien de bon. C'est là qu'avaient lieu les interrogatoires des nazis. Les Luxembourgeois arrêtés étaient amenés à la Villa Pauly, où ils étaient interrogés. Et c'était vraiment dur. Il a été frappé et blessé. Les Allemands ont essayé de lui soutirer les noms de ses amis et l'emplacement des planques. Mais il a tenu bon. Les autres membres de son groupe avaient également été arrêtés avec lui. Il était donc évident que quelqu'un les avait dénoncés. On m'a souvent demandé par la suite ce qui était advenu de ce dénonciateur. Je n'en sais rien. La seule chose que je sache, c'est que les enfants de l'homme que l'on soupçonnait de les avoir dénoncés ont fréquenté l'école avec mes frères après la guerre. Il avait été décidé de ne pas donner suite à cette affaire.

Votre mère a également été convoquée à la Villa Pauly.

Oui, elle s'est donc retrouvée seule avec nous et en voulait énormément aux Allemands, mais également à notre père de nous avoir fait subir tout cela. Elle a été forcée de se présenter elle aussi à la Villa Pauly. Cela a été terrible pour nous, les enfants. Mon père y vivait l'enfer, et voilà que notre mère devait également s'y rendre. Elle s'est absentée pendant quelques jours, étant donné qu'elle devait se rendre à la capitale et y loger chez des parents. Nous sommes allés la chercher plus tard à la gare dans l'espoir qu'elle nous reviendrait intacte. Nous lui avons tout de suite demandé ce qu'elle avait vécu. Les Allemands avaient fait pression sur elle pour lui soutirer des informations. Mais elle n'en avait pas. Et c'est ce qui l'a sauvée. Ils l'ont donc laissée tranquille et lui ont permis de rentrer chez elle.

A-t-elle pu voir votre père ?

Oui, ils se sont retrouvés face à face. C'était terrible, car il n'était pas beau à voir. Il était extrêmement amaigri, comme quelqu'un que l'on a torturé. Elle est rentrée à la maison désespérée. Elle se demandait comment les choses avaient pu en arriver là. Et elle était en rage contre les Allemands.

Votre père a été emprisonné à divers endroits, entre autres à Hinzert. Savez-vous comment il y était traité ?

Comme tous les prisonniers qui s'y trouvaient. Dès leur arrivée, on les malmenait pour en tirer le plus possible, pour qu'ils lâchent le morceau. Mais cela finissait par s'arrêter. Ils n'étaient ensuite plus que de simples prisonniers que l'on faisait travailler. On ne leur donnait pas beaucoup à manger et leurs vêtements étaient inadaptés. C'est ainsi qu'il y en avait toujours plus qui tombaient malades et mouraient.

Aviez-vous des nouvelles de votre père à l'époque ?

Oui, mais je ne saurais plus vous dire à quelle fréquence. Je me souviens avec certitude d'une fois en particulier. Il avait demandé à ma mère de lui envoyer un colis avec des vivres et des vêtements – ce qu'elle a fait. Nous n'avions pas grand-chose à l'époque, mais elle allait quémander partout des affaires qu'elle pourrait envoyer à mon père. Mon père savait que le colis était en route et également qu'il était arrivé, mais il n'en a pas vu grand-chose.

Comment cela se passait-il pour vous à la maison ?

Ma mère était seule avec nous. Elle était terriblement en colère. Lorsque les « Muttis » allemandes venaient à l'épicerie – les forces d'occupation se trouvaient au village à l'époque –, ma mère ne cachait pas ce qu'elle pensait d'elles. C'était très risqué. Elle a d'ailleurs été réprimandée à ce sujet, ce de la part des nazis en personne. On l'a priée de changer de comportement, faute de quoi elle serait punie. Elle s'est donc abstenue de faire d'autres remarques.

Risquiez-vous également d'être déplacés ?

Oui. On l'en menaçait en permanence. Nous avons même commencé à préparer nos valises pour le cas où nous serions déplacés. Elles sont restées là pendant un bon bout de temps, avec le strict nécessaire pour chacun de nous. Mais heureusement, il ne s'est rien passé.

Vous avez beaucoup parlé de la résistance de votre père. Avez-vous également entendu parler de la collaboration lorsque vous étiez enfant ?

Vous voulez parler des Luxembourgeois qui tenaient avec les Allemands ? Oui, on en parlait. Mais avec prudence. Des noms ont été cités, qui resteront à tout jamais dans ma mémoire. Mais la plupart d'entre eux n'ont pas été punis. Uniquement ceux qui collaboraient vraiment avec l'ennemi. Mais eux aussi sont réapparus au bout d'un certain temps. Mais c'était bien ainsi. Il fallait absolument que le calme et la paix reviennent.

Vous saviez donc dès votre plus jeune âge quels étaient ceux qui tenaient avec les Allemands ?

Oui. Nous le savions, mais on nous a toujours répété de ne rien dire. Cela s'était imprégné dans notre tête. Et nous nous y sommes tenus.

Comment avez-vous vécu la libération en septembre 1944 ?

Je ne m'en souviens pas. Je ne sais pas.

Comment avez-vous vécu la bataille des Ardennes, qui a été particulièrement violente à Clervaux ?

Il y a eu pas mal de tirs. Mon père n'était plus là, puisqu'il était à Hinzert. Ma mère était seule avec nous et avec son père. Les tirs n'ont fait que se multiplier. À un certain moment, on nous a dit de descendre à la cave. On ne pouvait plus rester dans les maisons qui se trouvaient en ligne de mire. Nous nous sommes donc tous rendus dans la cave d'une grande maison. Nous y avons retrouvé de nombreux habitants de Clervaux. Le dernier à s'y rendre était mon grand-père. Il se tenait en retrait et a cédé la priorité aux autres. Je crois que nous n'y avons passé qu'une seule journée et une nuit. Le lendemain, mon oncle, qui s'occupait un peu de nous en l'absence de mon père, est venu nous chercher mon frère et moi, et nous a emmenés avec lui. Une fois dehors, nous avons dû nous recroqueviller et courir ainsi jusqu'à la maison de mon oncle près de la gare. Ensuite, il est allé chercher ma sœur et mon grand-père. Il les a ramenés de la même manière chez lui dans la cave.

Il a donc risqué sa vie ?

Absolument. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours eu beaucoup de respect pour mon oncle et que je lui ai été profondément reconnaissant. Sa cave était bétonnée, et de nombreuses personnes du voisinage y avaient trouvé refuge. Et voilà que nous venions nous y ajouter. Mon grand-père affichait une présence patriarcale. Il instaurait le calme dans tout ce tumulte. Il ne faisait que prier et nous invitait à en faire autant. Plus les bruits de la guerre nous parvenaient de l'extérieur, plus nous priions et restions silencieux.

Vous avez également eu des soldats américains auprès de vous pendant un certain temps ? Cela devait sûrement être dangereux aussi.

Oui, ils y étaient également logés, mais n'ont pas pu rester. Ils étaient un danger pour eux-mêmes et pour nous. À un certain moment, ils sont partis à la recherche d'un autre endroit.

Cela a-t-il mis fin à votre situation de danger ?

Ce risque était en effet écarté. Mais nous étions en danger en permanence. Les tirs ne cessaient pas, et nous savions qu'il pouvait à tout moment nous arriver quelque chose. Dans ce bunker, qui était en quelque sorte le nôtre, nous nous sentions cependant plutôt en sécurité. Mon oncle et ma tante veillaient à ce qu'il y règne le calme.

Comment avez-vous vécu le moment de la libération après la bataille des Ardennes ?

À un certain moment, nous avons appris que nous étions libres. Cela signifiait pour nous que nous pouvions retourner à la maison. Mais les choses n'ont pas été aussi simples. De nombreuses maisons avaient été détruites. Notre oncle, qui était toujours là pour nous, nous a raccompagnés à la maison pour voir ce qui en restait. Il n'en restait pas grand-chose. Et elle avait subi beaucoup de pillages. Après le départ des Allemands, on nous a assigné une maison dans laquelle nous avons pu nous reloger. Durant l'occupation, les « Muttis » allemandes y avaient habité. Ma mère a voulu ouvrir une nouvelle épicerie, ce qu'elle a pu faire. Le service de reconstruction lui a mis un camion à disposition, avec lequel elle s'est rendue à Wiltz chez le grossiste pour s'approvisionner en marchandises pour son épicerie. Cela nous a permis de subvenir à nouveau à nos besoins. L'aide affluait de partout. Également de la part de notre famille au sein des villages voisins. Ils nous approvisionnaient en vivres.

Comment décririez-vous votre village après la guerre ? À quoi ressemblait-il ?

Tout était détruit. Les ponts étaient en ruine. Les ponts ferroviaires aussi. Des escaliers provisoires ont été construits pour que les gens puissent descendre au village et remonter par l'autre pente. On a essayé, à grand renfort de mesures provisoires, de tout remettre en état afin de rétablir le contact entre les gens. Pour qu'ils puissent se rendre visite.

Quand votre père est-il revenu à la maison ?

C'était le grand point d'interrogation. Nous nous organisions, mais il manquait notre père. Nous savions que ceux qui étaient dans les camps de concentration allaient rentrer chez eux. Et en effet, ceux qui étaient encore en vie sont revenus. Lorsqu'on nous a dit que mon père en faisait partie, nous, les enfants, nous sommes précipités à la gare avec notre grand-père pour l'accueillir. C'était très émouvant. Mais nous ne l'avons pas reconnu. On nous a dit qu'il s'agissait de notre père, mais il avait complètement changé. Il avait des œdèmes sur tout le corps et était tout gonflé. Mais la Croix-Rouge était sur place. Ils se sont occupés de lui. Il a été ramené à la maison au milieu d'une foule de gens. La solidarité était énorme, mais mon père n'était pas le seul. D'autres habitants de Clervaux étaient également ramenés à la maison.

Vous parlez d'une grande solidarité parmi les gens.

C'est exact. Mais nous avons aussi bénéficié d'un grand soutien en provenance de l'extérieur. Je ne saurais pas vous énumérer le tout, je ne suis pas au courant de tout, comme j'étais très petite à l'époque. La seule chose dont je suis certaine, c'est que ce soutien nous a été apporté. Également en provenance de Suisse, donc de pays qui n'avaient pas été occupés. Une aide importante est parvenue de là-bas, également pour nous. La libération a été synonyme de grande joie.

Comment avez-vous surmonté ce que vous avez vécu durant la guerre ?

Difficilement. D'un côté, nous éprouvions cette joie de voir que tout était revenu à la normale. De plus, notre père était de retour et a repris son travail à l'atelier automobile. Plus tard, il a aidé ma mère au magasin, et tous deux ont plutôt bien réussi. En apparence, la paix était rétablie. J'ai observé chez mes parents que ma mère devait être très forte durant l'absence de mon père. Lorsqu'il est revenu, il a voulu reprendre sa place. Cela a suscité beaucoup de conflits. La situation n'était pas agréable. C'était compréhensible, mais on aspirait également à vivre en paix. Ils ont dû trouver un terrain d'entente, parce qu'il fallait bien que la vie continue. Une fois la guerre terminée, la Croix-Rouge s'est employée à envoyer les enfants ayant souffert de la guerre en convalescence en Suisse. J'en faisais moi aussi partie, mais c'était douloureux pour moi d'être séparée de ma famille. J'ai beaucoup souffert et n'y ai absolument pas été heureuse. Cela nous a certainement fait du bien, on nous a remis sur pieds, etc., mais tout me semblait fort étranger. Mon cocon familial me manquait. J'ai été heureuse lorsque ce mois a pris fin et que j'ai pu rentrer chez moi. Mais en fin de compte, cette expérience m'a rendue plus forte et plus résistante. Et je m'en suis mieux sortie à l'école, même si j'étais une mauvaise élève.

Quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous repensez à la guerre aujourd'hui ?

Je ne cesse d'espérer que cela ne se reproduise plus jamais. De nombreuses images montrées aujourd'hui me sont familières. Je préférerais vraiment ne plus les revoir. D'autre part, je suis très reconnaissante d'avoir eu une famille aussi formidable et remercie la Croix-Rouge de nous avoir si bien entourés. Tout en étant pénible pour moi, le séjour en Suisse m'a fait du bien. Je me suis sentie mieux par la suite. J'ai pu y reprendre des forces et recommencer les cours. J'ai été capable de laisser ce vécu derrière moi. L'essentiel est d'avoir vécu tant de choses positives, ce malgré la violence et les menaces, et en dépit de toutes ces privations. Tout cela grâce à la famille et aux personnes de notre entourage. Cela m'a rendue forte pour mon avenir.